

Alexandra Guité-Verret et Syliane Malinowski-Charles (dir.)
APPRIVOISER LA MORT AU XXI^e SIÈCLE
ENJEUX PHILOSOPHIQUES, PERSPECTIVES SCIENTIFIQUES ET SOCIALES
Québec, PUL, 2023, 300 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Le présent volume, publié par les Presses de l'Université Laval, est issu d'un colloque portant le même titre, tenu en mode virtuel du 28 au 30 juin 2021 à l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR). Quinze collaborateurs y signent neuf essais, alors que cinq chercheurs et une écrivaine ont participé à deux discussions¹. Dans leur introduction, Syliane Malinowski-Charles et Alexandra Guité-Verret résument chaque contribution des participants afin de permettre au lecteur pressé de saisir en quelques pages l'orientation et la diversité des études.

Le point de départ de ce livre interdisciplinaire et intersectoriel², intitulé « Penser la mort », présente les interrogations de Thomas De Koninck dans son article « La mort en question », placées sous le signe de la dignité humaine qui se prolonge dans les rituels honorant les morts depuis les débuts de l'espèce humaine. L'éminent philosophe revient à l'*Antigone* de Sophocle : le personnage d'Antigone défend le droit à la sépulture et, par là, l'appartenance de son frère Polynice à la communauté, une position opposée à la *dignitas* romaine, décorative et d'apparat. C'est dans l'antiquité grecque également qu'il faut chercher les principes concernant la dignité de chaque être humain dans le préambule de la *Déclaration universelle des droits de l'homme* lors de l'Assemblée générale des Nations-Unies, le 10 décembre 1948 à Paris (à laquelle les révolutionnaires français avaient ajouté « et du citoyen », le 26 août 1789, ainsi que dans la *Déclaration d'indépendance américaine*, le 4 juillet 1776). Dans son sous-chapitre « L'expérience de la mort », De Koninck relève la position de l'homme face à sa finitude, incapable de penser *son* trépas, un fait établi (par Kant, entre autres) qui sera repris par plusieurs auteurs du recueil. Pour illustrer son propos, le philosophe choisit la nouvelle de Tolstoï, « La mort d'Ivan Ilitch » (1886). Dans ses derniers instants qui n'appartiennent qu'au personnage, celui-ci connaît l'« acte de mourir » en se l'appropriant et en le *vivant* dans le respect de sa dignité d'être *libre*. Quant à l'espérance posée dans une vie après la mort, attendons avant d'en discuter, le débat entre foi et science, placé à la toute fin du volume.

Dans sa contribution « Pourquoi penser la mort comme un anéantissement ? », Maxime Rovere oppose à l'eschatologie personnelle du christianisme, défendue par De Koninck, le philosophe Épicure (342-270 avant notre ère) dont l'influence sur le

concept de la mort sera considérable par la suite (pour Démocrite, Lucrèce, Marc Aurèle, mais aussi pour des penseurs plus proches de nous, Montaigne, Rousseau, Voltaire, jusqu'à Marx et Nietzsche). Rovere soutient que la tradition épicurienne (« La mort n'est rien pour nous ») peut nous familiariser avec notre fin. Se basant sur l'évidence des faits, selon les épicuriens, la mort anéantit le corps, l'esprit et l'âme. Les deux constituantes immatérielles de l'être s'échappent du cadavre comme « l'eau d'un vase brisé » (Lucrèce). Dans sa lettre à son disciple Ménécée, Épicure écrit que « tout bien et tout mal sont contenus dans la sensation » et qu'il « n'y a rien de terrifiant dans le fait de ne pas vivre ». Quand s'achève la vie, l'unité de l'être humain cesse d'exister tout comme le couple dichotomique plaisir—douleur. S'inquiéter de l'arrêt d'exister physiquement serait insensé, et l'agonie est une souffrance physique comme une autre. Bref, la posture épicurienne face à la mort mène au *néant*. Cependant, cet anéantissement total continue à nourrir la peur de la mort, du moins dans les sociétés occidentales, urbaines et sécularisées.

Dans leur contribution « L'évolution de la pensée de la mort chez Freud », Syliane Malinowski-Charles et Sonja Schießl se penchent sur le développement des réflexions du psychanalyste autrichien (1856-1939) au sujet de la mort. Non seulement Freud publie, dès 1915, les « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », mais il élargit et approfondit sa pensée deux ans plus tard dans *Deuil et mélancolie* (où « mélancolie » signifie « dépression »), dans *Au-delà du principe de plaisir* (1921) et, en 1924, dans *Le problème économique du masochisme*. Ce sont ces trois derniers textes qui font l'objet d'une analyse serrée par les auteures.

Dans ce qu'il convient d'appeler la deuxième topique, mise en place en 1920, Freud divise la psyché en trois parties, tout en introduisant la notion du « souhait de mort » (*Todeswunsch* ou *Todestrieb*) : le « Ça » (l'inconscient du refoulé dès la naissance) obéit au principe du plaisir ; le « Moi », qui rend la vie sociale possible, est composé de conscient/inconscient, tandis que le « Surmoi », à la fois conscient, inconscient et préconscient, suit et adopte les règles morales et culturelles. C'est le Surmoi qui crée chez le Moi le remords et la culpabilité³. Depuis l'existence de l'espèce humaine, la pulsion de mort est dirigée vers l'autre, l'étranger, celui qui est différent, perçu comme celui qu'il faut tuer. En situant le *Todestrieb* dans le Ça et l'inconscient, Freud établit le principe du plaisir (*Éros*, la vie) qui entre en interaction avec le Moi, censé maintenir les pulsions/tensions de l'individu au minimum. Autrement dit, dans *Au-delà du principe de plaisir*, le Moi concilie les demandes du Ça et du Surmoi dans le but de revenir à « un état initial que le vivant a quitté et vers lequel il s'efforce de revenir ». Pour Freud, Éros et Thanatos constituent les deux pulsions agressives qui cherchent un état inorganique antérieur, perdu.

L'essai suivant de Zoran Jankovic clôt l'approche philosophique du recueil avec « un débat existentialiste entre Heidegger et Sartre », intitulé « La question de la mort ». Dans ce texte, touffu, bien documenté, l'auteur confronte *Être et temps* du

phénoménologue allemand (1889-1976), une œuvre fondamentale, basée sur la pensée de son maître Edmund Husserl (1859-1938), avec celle de Jean-Paul Sartre (1905-1980), *L'Être et le Néant*. Tant que le *Dasein* (l'existence) est donné à l'humain, il ne peut atteindre sa totalité ; c'est au moment de sa mort qu'il la réalise⁴. De plus, personne ne peut avoir l'« expérience » de la mort⁵ (ce point revient dans la plupart des essais du volume), car, répétons-le, penser sa mort demeure impossible. La peur de la mort n'est pas celle de périr mais la hantise *d'avoir péri*. Heidegger s'interroge : Si nous ne pouvons pas faire l'expérience de la mort nous-mêmes, est-il possible d'y accéder par la mort d'autrui ? Car c'est plutôt celle de l'autre qui est l'objet de notre souci, elle nous amène à entamer le deuil de notre perte. Selon Heidegger, « mourir signifie d'abord perdre le monde », puisque le mort ne le partage plus avec nous et ne peut pas ressentir cette privation. Le survivant ne peut pas déterminer la totalité du *Dasein* puisqu'il lui manque la fin, la mort. Même s'il sait qu'il périra, il n'en est pas convaincu. Heidegger oppose à la mort quotidienne, incertaine, la certitude existentielle de la fin ; il remplace le *cogito sum* par *sum moribundus*, autrement dit : « Je suis habité par la mort » et : « Ce n'est que dans mon mourir que je peux dire au sens absolu "je suis". » (*Prolégomènes à l'Histoire du concept du temps*.)

Sous le titre « Je suis ma liberté », Jankovic analyse la pensée sartrienne par rapport à *Être et temps*. Pour le philosophe français, l'entreprise de Heidegger « fait partie de la grande archive de la mémoire de la mort en Europe chrétienne » (une formule empruntée à Jacques Derrida). Le christianisme nous apprend que chacun attend sa fin ; elle fait partie de la vie, une modalité de l'*ars bene moriendi*, même si elle est imprévue. Pour Sartre, la finitude de l'humain est fondée sur la liberté ; pour Heidegger, elle est comprise dans la perspective de la mort. Si l'angoisse devant notre fin dévoile chez le philosophe allemand que chaque humain « est son mourir », elle révèle chez Sartre « qu'elle est sa liberté ».

Dans la deuxième partie du recueil, « Apprivoiser la mort qui approche », Isabelle Martineau et Deborah Ummel signent l'article « Soins palliatifs et aide médicale à mourir. Quelle place pour les dimensions relationnelle et existentielle du mourir ? » Les auteures font le point sur le positionnement des médecins face aux *morituri* : de plus en plus, la vie est soustraite à la (sur)médicalisation ; par contre, est prônée l'humanisation des soins, tant à l'égard du malade qu'envers ses proches. D'une part, comme l'ont déjà souligné Luce Des Aulniers et Bernard J. Lapointe dans leur essai *Le choix de l'heure. Ruser avec la mort ?*⁶, il faut maintenir, d'une part, la dignité du mourant qui exige l'absence complète de souffrances et, d'autre part, lui permettre de reprendre le contrôle devant la fatalité en choisissant et le moment et les circonstances de sa mort. La Commission spéciale sur la question de mourir dans la dignité (CSMD) propose « la mort comme acte social » puisque accompagner le mourant peut devenir une source de vitalité pour son entourage. De plus, le discours social refaçonne le mourir en insistant sur la mort maîtrisée (la « bonne mort »). Parallèlement, les soins

palliatifs doivent abandonner l'acharnement pharmacologique si le malade est en fin de vie. Mieux vaut suivre l'évolution des « communautés compatissantes » (la responsabilité partagée par l'ensemble de la communauté au lieu de l'abandonner au malade et à son entourage proche ou médical) qui invitent à la démedicalisation de la mort, assistée ou confiée aux soins palliatifs.

La contribution d'Alexandra Guité-Verret et Mélanie Vachon présente des « Reliefs de la maladie incurable » : au lieu de réfléchir sur la qualité de vie du patient, nous employons des métaphores guerrières et combatives (« La lutte contre le cancer/perdre la bataille/triompher de la mort », etc.), alors que cette métaphorisation reflète, voire provoque l'angoisse liée à la mort. Les auteures ont entrepris une étude approfondie auprès d'un groupe restreint de femmes aux prises avec le cancer du sein. Les recherches révèlent que ce sont surtout les médecins qui poussent les malades sur la voie du combat (on se demande si elles avaient le choix) alors que le quotidien de chacune se résumait à des souffrances physiques, psychologiques, existentielles, sociales. Épuisées, ces femmes ont lâché prise puisqu'elles ne contrôlaient plus rien dans leur vie. Elles ont préféré suivre leur propre chemin au lieu de celui préétabli par leurs médecins⁷.

En choisissant l'ancienne journaliste Paule Giron comme partenaire dans la discussion « Le déni de la mort dans nos sociétés avancées », Syliane Malinowski-Charles dirige finement l'entrevue. Au lieu de subir sa vieillesse, madame Giron, âgée de 91 ans au moment de l'interview, invite « les vieux » à *penser* la dernière étape de leur vie. Dans ses livres⁸, elle traite des trois attitudes devant le vieillissement : le refus (par le regard dans le miroir), la soumission (on subit les ravages du temps), l'acceptation (« des moments de créativité fabuleux »). Tant l'interviewée que l'intervieweuse refusent le concept du transhumanisme où l'humain pourrait, en théorie du moins, approcher l'immortalité puisque la personne vieillissante fait remplacer, à grands frais bien entendu, ses organes défaillants par des interventions médicales (qui ne sont pas de la science-fiction). En clair, cela signifie : l'homme cherche à repousser sa mort aussi loin qu'il le peut. Giron s'insurge contre ce concept : « Sans la mort, il n'y aura plus de générations futures », et de poursuivre : « La peur de la mort serait-elle finalement la peur de ne pas avoir vécu ? » Au contraire, dit-elle, « vivre au regard de la mort [...] donne plus de sens à la vie ». Et de citer cette ligne d'une chanson de Petula Clark : « Tout le monde veut aller au ciel / Oui mais personne ne veut mourir » (1966). Connaissant l'univers des soins palliatifs comme bénévole, Giron sait que ce sont les mourants qui apprennent au soignant ce qu'est la mort. Elle décoche une dernière flèche à l'égard du transhumanisme : « [Les pauvres] n'auront pas les moyens de s'empêcher de mourir. Vive les pauvres ! Ils seront moins bêtes que les riches ! Moi, c'est une idée qui me fait carrément rire ! » (À quoi j'ajouterais que cela n'exclut pas que les pauvres recourraient aux mêmes astuces médicales s'ils en avaient les moyens financiers.) Elle termine en citant le prêtre suisse Maurice Zundel (1897-1975) : « Le

vrai problème n'est pas de savoir si nous serons vivants *après* la mort, mais si nous serons vivants *avant* la mort. » Il faut lire ces pages rafraîchissantes dans lesquelles madame Giron anticipe, elle aussi, la discussion sur la vie après la mort à la fin de ce livre.

L'essai d'Élisabeth Beaunoyer, « La mort et le deuil à l'ère numérique », reprend un sujet que j'ai déjà commenté dans cette rubrique⁹. Ici, l'auteure propose une bonne vue d'ensemble des problématiques entourant les technologies informatiques, les rituels et les avatars du défunt sur Internet, avec des mémoriaux en ligne, des récits de vie ouvrant sur des « cimetières virtuels des médias sociaux ». Le travail de Beaunoyer analyse ce qu'il convient d'appeler « l'héritage numérique », c'est-à-dire les formes étendues et durables d'empreintes laissées par tout individu qui a été actif sur la Toile – ce qui aboutit à la « survie » du disparu dans le cyberspace.

De son côté, Luce Des Aulniers réfléchit sur les millions de victimes du coronavirus dans « La COVID-19 n'arrive pas seule. Quelques figures des morts contemporaines et ataviques ». Dans un premier temps, l'auteure parle des figures archétypales de la mort : la « male » mort (soudaine, imprévue, loin de chez soi, sans soignants ni soutien moral) et la « bonne » mort, où les souffrances du malade, entouré des siens, sont allégées. Elle prend ainsi le contrepied de la « survie » du défunt par le truchement de la Toile, ce qui rend le deuil obsolète. Devant l'écocide que nous connaissons, nous commençons à peine « à comprendre que *dominer à tout prix* [par le transhumanisme], dans le mépris de ce qui contrecarre notre volonté à courte vue, est suicidaire. » (Je souligne.) Notre conscience de la mort est avivée puisque nous en sommes à la fois les victimes et les acteurs. Pourtant, l'angoisse persiste, elle « suinte à travers le discours actuel sur les souffrances et les douleurs ». Nous oublions volontiers que la mort nous fait perdre notre individualité ; elle violente l'humain et son autodétermination¹⁰. Ainsi, nous sommes pris par la polarisation néolibérale, entre l'intolérable et la délivrance, où la violence de la mort reste taboue. Le fantasme atavique, « mettre la mort à notre main », est absurde puisque *nous savons qu'elle ne peut être apprivoisée*. Elle n'obéit pas à la suprématie de l'individu qui veut « une bonne et belle » fin. Pour terminer cet essai d'une parfaite lucidité devant la mort, écoutons l'auteure : « S'il me semble une exigence à décoder dans le fatras actuel des imageries de la mort [...] c'est bien celle-là : penser nous fait ressentir la mort autrement que comme une horreur à contourner ou à mater, nous fait concevoir la perte de nos aimés autrement que par un deuil à franchir. [...] Penser à ce butoir tonifie bien un changement à assumer, en responsabilité de tout ce vivant qu'ils ont nourri et déposé en nous. Eux et la longue chaîne de nos devanciers. Et à l'adresse des générations qui viennent¹¹. »

Pour terminer, la troisième partie de l'ouvrage, « Le corps mort », présente « REST[ES], le premier site de recherche en thanatologie forensique du Canada », par trois auteures, Emily Pecsí, Agathe Ribéreau-Gayonet et Julie-Éléonore Gayon. Les

recherches pluridisciplinaires (entomologie, chimie et biochimie, microbiologie, anthropologie, sciences criminelles) portent essentiellement sur la taphonomie forensique (du grec *taphos*, tombeau, et *nomos*, loi : l'étude du cadavre dans le but de connaître la cause et la date de la mort), utilisées aujourd'hui un peu partout dans le monde¹². Le calcul de l'IPM_{min} (intervalle post-mortem minimal) peut fournir d'importantes données pour le domaine judiciaire, comme des preuves d'inculpation ou amener le système de justice à revoir une condamnation injuste. De son côté, l'anthropologie forensique étudie les modifications post-mortem du cadavre (tissus mous, peau, gras, muscles) et durs (os, dents), où le médecin légiste évalue l'état d'avancement de la décomposition, basé sur le travail de micro-organismes, bactéries, microbes, champignons, archées, directement impliqués dans la putréfaction et la transformation de biomolécules organiques (glucides, protéines, lipides, acides nucléiques) en matière inorganique. Ces connaissances permettent d'établir une « horloge microbienne », capable d'estimer correctement l'IPM_{min} et de fournir des informations sur la datation de restes humains, même anciens.

Enfin, nous abordons la discussion entre trois scientifiques, Thomas Durand, Antony Bertrand-Grenier et Frank Crispino, dirigée par Clayton Paterson : « Y a-t-il une vie après la mort ? Les "preuves" examinées à l'aune des avancées scientifiques. » Bertrand-Grenier pose des questions auxquelles il est difficile de répondre : Comment prouver que notre *âme* (si nous en avons une) continue à vivre après notre mort physique ? Pouvons-nous démentir le dualisme entre l'esprit et le corps ? Et que dire du physicalisme qui semble pouvoir infirmer l'existence de la vie après la mort ? Revient-on à la vie après une mort clinique ? Durand, un zététique, rapporte que les personnes qui ont connu cette expérience sont convaincues que oui. Plusieurs d'entre elles ont vécu plus ou moins les mêmes événements : passage par un tunnel lumineux (voir aussi l'illustration de la page couverture du présent ouvrage), sentiment de s'unir à l'univers et d'avoir fait une « sortie du corps¹³ » – que l'on peut d'ailleurs reproduire et démontrer (il s'agirait d'une phénoménologie du cerveau mourant). Crispino, tout aussi sceptique, aborde le sujet des *preuves* qui impliquent un long processus d'interprétation d'un *signe*, lié à un *indice* qui soutient une hypothèse. Toutefois, la preuve demeure « du ressort de la croyance et de la conviction [...] ce qui la distingue de la trace, du signe et de l'indice. » Cela signifie que chacun d'entre nous a le droit de croire ce qu'il veut. De plus, qui dit « âme » nie l'existence de la mort, ajoute Durand. Mais comment en faire la *preuve* ? Peut-on s'appuyer sur ces textes transmis oralement pour prouver l'existence d'une vie après la mort¹⁴ ? D'après les participants de la table ronde, nous n'avons guère d'autre choix que de suivre le Pari de Pascal.

Les contributions à l'ouvrage que voici, dont la majorité ouvre la voie à de plus amples explorations, tant en philosophie qu'en sciences sociales et appliquées, constituent un *compendium* au sens propre du terme. Elles résument non seulement l'essentiel de notre savoir actuel sur la mort mais incitent à la réflexion et à sonder

d'autres avenues. Il est surprenant (et réconfortant) de constater à quel point les différentes disciplines peuvent interagir : la philosophie parraine la psychanalyse qui, à son tour, occupe une place importante dans l'accompagnement du mourant et des soins palliatifs. Quant aux technologies permettant de « prolonger » l'existence terrestre du défunt dans une projection à l'aide du numérique, il faut se poser de sérieuses questions : pourquoi les survivants cherchent-ils à établir une « survivance » du disparu sur la Toile ? Ce rejet de la mort, particulièrement proche et menaçante pendant la pandémie du coronavirus, était dû, pensions-nous, à la perte des membres de nos familles, des amis, des connaissances. En reprenant une œuvre datant de presque sept siècles comme *Le Décaméron*, où Boccace présentait dans son introduction les ravages de la peste noire dans les années 1350 à Florence, nous constatons que, là aussi, l'humain tournait le dos à l'horreur du mourir en fuyant dans un monde où la mort donnait des leçons portant à rire ou à pleurer. Qu'avons-nous appris des leçons que nous donne l'inéluctable Camarde ? Ne vaut-il pas mieux vivre notre vie jusqu'à la fin, debout, comme le suggère Paule Giron ? La fascination exercée par la mort, combinée aux non moins captivantes découvertes scientifiques, peuvent mener au transhumanisme mais aussi à des découvertes étonnantes dans le domaine des sciences forensiques, impensables il y a à peine soixante ans. Débattre de la question s'il existe quelque forme de survie après notre fin nous mène dans un cul-de-sac puisque aucune science ne peut la *prouver*.

Qu'est-ce que cela signifie pour nous, aujourd'hui ? Que chacun peut croire ce qu'il veut ? Mieux vaut approcher la question en nous interrogeant nous-mêmes. À l'heure actuelle, avons-nous appris à « apprivoiser » la mort ? Ne cause-t-elle pas toujours angoisse et peur, même si nous pouvons choisir « sereinement » notre fin ? Pourquoi refusons-nous de regarder l'évolution humaine en face et, avec elle, notre hybris envers le monde que nous habitons ? Notre espèce exceptée, aucune autre ne communique, pense, agit comme la nôtre, toujours régie par la démesure de nos passions, notre égoïsme, notre orgueil, notre soif de pouvoir, notre cupidité, notre arrogance, notre mépris envers notre prochain. Depuis une centaine d'années, nous assistons à la brutale émergence du volet le plus sombre de *l'homo* Cro-Magnon, celui qui déclenche sans cesse des guerres pour soumettre puis tuer l'autre dans l'ambition de dominer. Nous détruisons notre planète non pas aveuglément, mais dans un écocide visant encore le moment présent, sans nous soucier de l'histoire et en escamotant notre appréhension devant l'avenir par des aveux du bout des lèvres. Qu'est devenu *l'homo sapiens* ?

¹ Voici le résumé du profil des intervenants, par ordre alphabétique : Elisabeth Beauoyer enseigne à l'UQTR ; elle termine une thèse portant sur la cyberthanatologie. Antony Bertrand-Grenier détient un doctorat en physique médicale. Frank Crispino dirige le Laboratoire de Recherche en Criminalistique ; il est chercheur-professeur au site de Recherche En Sciences Thanatologiques [Expérimentales et Sociales], REST[ES] à l'UQTR. Thomas De Koninck est titulaire de la chaire « La philosophie dans le monde actuel » à l'Université Laval. Luce Des Aulniers, anthropologue, est professeure émérite de l'UQÀM et co-fondatrice de la revue *Frontières*. Thomas Durand a enseigné la biologie végétale aux universités d'Angers et de Lyon. Paule Giron a été journaliste pour *Le Monde*, *L'Express*, *Elle* et *Historia*, et ancienne bénévole en soins palliatifs. Alexandra Guité-Verret est doctorante en psychologie à l'UQÀM. Zoran Jankovic enseigne la philosophie au Cégep de Saint-Laurent. Julie-Éléonore Maisonhaute, biologiste, est professeure et chercheuse associée en entomologie au site REST[ES]. Syliane Malinowski-Charles est spécialiste de Spinoza ; elle enseigne à l'UQTR. Isabelle Martineau est doctorante à l'UQTR en éthique appliquée tout comme Emily Pecsí, qui se spécialise à la même institution en sciences biomédicales. Les travaux de Clayton Peterson (UQTR) se situent dans le champ de l'éthique et de la philosophie formelle. L'anthropologue biologique et forensique Agathe Ribéron-Gayon mène des recherches postdoctorales sur le site REST[ES], alors que Maxime Rovere est philosophe, spécialiste de Spinoza. Sonja Schiebl a effectué à l'UQTR des recherches sur le thème « Spinoza, Freud et la mort ». Mélanie Vachon, professeure au département de psychologie de l'UQÀM, est chercheuse au Centre de recherche et d'intervention sur le suicide, enjeux éthiques et pratiques de fin de vie (CRISE), et au Réseau québécois de recherche en soins palliatifs et de fin de vie (RQSPAL), tout comme la psychologue clinicienne Deborah Ummel. Les conférenciers de la table ronde ont été Antony Bertrand-Grenier, Frank Crispino, Thomas Durand et Clayton Peterson. L'entrevue avec Paule Giron a été menée par Syliane Malinowski-Charles.

² À savoir la philosophie, la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, les sciences biomédicales, la microbiologie, l'entomologie, toujours orientées sur les problématiques entourant la mort.

³ N'oublions pas le premier exemple de l'agissement du Surmoi qui se manifeste clairement au début de la Torah au moment où Dieu interroge Caïn : « Où est ton frère ? » Voir Genèse 4 : 6-16.

⁴ Voir *La colonie pénitentiaire* (1919) de Franz Kafka (1883-1924), où l'officier veut faire la démonstration à un explorateur que le lent travail de la machine d'exécution amène le supplicié à comprendre sa sentence au moment de mourir.

⁵ Je devance ici une question qui sera débattue dans la dernière contribution du présent recueil, « Y a-t-il une vie après la mort ? », en reprenant le renvoi aux deux ressuscités du Nouveau Testament, Jésus et Lazare. En fait, aucun évangéliste ne parle de l'absence terrestre de l'un et de l'autre, entre la mort et le retour à la vie.

⁶ Voir aussi, dans cette rubrique, le commentaire de Marie-Pier Beauséjour sur l'essai de Luce Des Aulniers et Bernard J. Lapointe, *Le choix de l'heure : ruser avec la mort ?* (Montréal, Éditions Somme toute, 2018), ainsi que le mien sur un récent essai de l'auteure, *Le temps des mortels* (Montréal, Boréal, 2020).

⁷ Voir dans cette rubrique mon commentaire du roman de David Dorais, *Avant la mort* (Montréal, Leméac, 2021), où l'auteur illustre brillamment le cheminement d'une jeune femme aimée, atteinte d'un cancer du sein incurable, et celui du protagoniste masculin vers l'acceptation de la mort. En même temps, le lecteur suit le travail de deuil anticipé du narrateur et sa façon de rendre la disparition de la partenaire à la fois unique et universelle.

⁸ Paule Giron, *Vieux et debout !*, préface de Philippe Gutton, 2017 ; *Créer sa vieillesse*, postface de Nancy de la Perrière, 2018 ; *La mort ? Parlez-moi d'autre chose !*, préface de Marie de Hennezel, 2019 ; et *Vieillesse oblige !* postface de Philippe Gutton, 2021. Ces livres ont été publiés à Paris chez In Press.

⁹ Voir *(Im)matérialités de la mort*, sous la direction de Valérie Robin Azevedo, Paris, CNRS Éditions, 2020, coll. « Les essentiels d'Hermès », plus particulièrement les articles de Jean-Michel Besnier, Fanny Georges et Laurent Jérôme.

¹⁰ Des Aulniers cite son mentor, Louis-Vincent Thomas, le fondateur de la sociothanatologie : « Ce qu'on nomme culture n'est rien d'autre qu'un ensemble organisé de valeurs et structures pour lutter contre les effets dissolvants de la mort individuelle ou collective. *Chaque société repose sur un pari d'immortalité, ménageant aux individus qui la composent des parades à l'angoisse de mort qui laissent le champ libre pour donner un sens à la vie.* » (Je souligne.) Louis-Vincent Thomas, *La mort en question. Traces des morts, mort des traces*, Paris, Éditions l'Harmattan, 1991, p. 20. Lire aussi la note 13 du présent essai de Des Aulniers, p. 213 seg., concernant les effets de la pandémie.

¹¹ Voir ma recension de Delphine Horvilleur, *Vivre avec nos morts. Petit traité de consolation* (Paris, Bernard Grasset, 2021), plus particulièrement les portraits de Sarah, rescapée d'Auschwitz, où l'auteure parle de « la suite des générations », et de Myriam qui prépare de manière obsessionnelle ses propres funérailles.

¹² Je renvoie de nouveau au collectif sous la direction de Valérie Robin Azevedo (voir note 9) et à l'essai d'Élisabeth Anstett, « Pourquoi exhumer ? L'anthropologie du funéraire », où il est question du *forensic turn* et des recherches sur les milliers de *desaparecidos* argentins sous la dictature de la junte militaire (1976-1983) et la fondation de l'EAAF (Equipo Argentino de Antropología Forense) en 1986.

¹³ Voir Susan Blackmore, *Dying to live. Near-Death Experiences*, Buffalo, Prometheus Books, 1993.

¹⁴ Dans la note 5, je n'ai pas mentionné deux autres « réanimations » ou « retours à la vie » par Jésus. Il s'agit d'enfants que leur famille disait morts. Trois évangiles « synoptiques » les mentionnent (Marc, Luc et Matthieu) : le fils de Naïm (Luc VIII : 12-17) et la fille de Jaïre (Marc V : 21-43, Luc VIII : 40-56 et Matthieu IX : 18-26). Cependant, ces textes ont été rédigés une ou deux générations après la mort de Jésus, entre l'an 70 et l'an 110 de notre ère. Seul l'évangile apocryphe de Pierre, dont l'authenticité a été rejetée par l'Église, parle de la résurrection de Jésus, supplicié sur la croix. Si un document confirmant ce retour à la vie existait, il pourrait servir de *preuve*.